

C'était le jour de l'Aid, Aid al Adha. Mon père, peu désorienté, me réveilla tôt le matin pour aller chercher le mouton. Ma joie était immense !

Enfin on va égorger la bête et fêter avec la grande famille. J'ai mis mes vêtements à la hâte et j'attendais. Mon père, en enroulant une corde autour de son bras gauche, me disait ceci :

« Nous avons besoin de cette corde. D'après mes expériences passées, j'ai constaté que la majorité des bêtes démontrent une forte résistance. Elles détestent qu'on les retire par les cornes. Prépare tes muscles, parce que ta mère veut cette fois un mouton fort et à grandes cornes ! »

Somnolent, et au lieu de penser retourner dormir, ces mots m'encourageaient davantage et j'étais totalement préparé pour prendre cette nouvelle, belle et mystérieuse expérience.

À pas démesurés, nous dépêchâmes, main dans la main, pour se rendre le plus vite possible à la station centrale Bab Ftouh. Nous devrions prendre le premier autocar, celui de cinq heures du matin, et avant le lever du soleil. Sous l'abat-jour de la station, et au milieu de l'affluence du vacarme, je tremblais de froid. Une sorte d'appréhension ? Peut-être... Chose dont j'étais sûr, c'est que ma joie était tellement vive, une sensation irrésistible. Je n'arrivais même pas à avaler le café au lait que mon père venait de m'offrir sur place.

Nous regagnâmes vite nos places en souhaitant joyeuse fête à tous les voyageurs.

« À partir d'aujourd'hui, tu dois apprendre à te comporter comme un homme adulte, bien éduqué et surtout responsable. » me disait mon père d'un air très sérieux.

Surchargé de bagages, notre autocar roulait doucement. J'avais l'occasion, visage collé à l'issue du secours, de contempler la variété des paysages célestes. Silencieux, mon père à moitié endormi, récitait quelques versets coraniques que j'entendais à peine. Il implorait Dieu pour que nous puissions arriver à destination sains et saufs. Finalement, nous sommes arrivés à une place engorgée de gens, anarchique et entourée par des murs à hauteur inégale et presque effondrés. Les troupeaux de moutons envahissaient la place. Un grand bruit s'élevait dans le ciel et dérangeait le soleil, qui venait à peine de se réveiller. Des quatre coins du souk, j'entendais des voix perçantes, qui appelaient mon père. Elles nous offraient des moutons à prix abordables. En vrai connaisseur qu'il est, mon père négociait le prix et leur faisait des offres que la majorité des vendeurs n'acceptaient pas. Pour les tester, mon père jouait ce jeu continuellement en me disant :

Regarde mon fils. Il ne faut jamais acheter du premier coup. Prends ton temps et regarde. La majorité des vendeurs sont malhonnêtes. Méfie-toi toujours de leur langage embelli et trompeur. Ne les laisse pas te piéger. Et avant de conclure un achat, tu fais attention aux vices cachés. C'est-à-dire, tu dois vérifier le mouton comme il faut : s'il a de bonnes cornes, s'il n'est pas aveugle, le pincer fortement pour qu'il puisse bêler, prouve qui veut dire qu'il n'est pas malade. Tu vérifies aussi ses dents pour voir quel âge a-t-il. Il ne faut pas

qu'il soit trop vieux. Bref, pour que ton sacrifice soit accepté, il faut que la bête soit saine et sans défauts. Viens, on va chercher encore. Si on ne trouve pas aujourd'hui, ce n'est pas grave, on va retenter la chance demain. Nous avons toute une semaine devant nous. »

À part sa fonction commerciale, le souk était considéré comme un lieu privilégié de rencontre et d'échange mutuels. Et pour certains, le souk était une véritable fête, fête de l'homme qui, retrouvant l'homme, se retrouve et s'épanouit. Les individus aimaient le contact humain et se sentaient solidaires. La blancheur des lainages étendus par terre reflétaient l'éclat du soleil. Le meuglement des bœufs, le hennissement des chevaux et des mules, le gloussement des poules ne cessaient d'accroître et de déranger mes petites oreilles inaccoutumées à ce genre de bruit.

Soudain, un coup de vent rabattait le parfum des brochettes, qui grésillaient sur la braise. Attiré par l'odeur alléchante, mon père m'invita prendre un verre de thé avec lui et quelques brochettes. L'idée me plaisait beaucoup. J'en avais vraiment besoin après cette journée stressante. Devant nous, il y avait le mangeur de feu. Il tenait à pleines mains un faisceau de palmes enflammées et, bouche grande ouverte, récitait des incantations invoquant des Saints comme Moulay Driss, Sidi Aïssa et Cheikh el Kamel. D'un coup, il renversait sa tête en arrière et y plongeait le brandon. Insensible à la douleur, il rejetait les flammes dans l'air en faisant peur à son naïf auditoire. Avec sa bouche gourmande, ses lèvres épaisses et gercées, sa tête entièrement chauve, son burnous bleu, l'image de cette créature hors du commun ne m'a jamais quittée. Après le spectacle, le mangeur de feu passait devant la foule, tarbouche turque à la main, pour ramasser la charité. Impressionnés, les gens l'applaudissaient et lui jetaient des pièces de monnaie dedans. Me voyant complètement ahuri, mon père me secoua, me donna cinq pièces en me rappelant :

« Va donner ces pièces au monsieur. Il a besoin de notre aide, surtout en ces moments de fête. Pendant ces jours sacrés, il faut se montrer plus généreux envers autrui. Vas-y mon fils que Dieu te bénisse ! »

Après avoir savouré les brochettes d'agneau piquantes et le thé à la menthe, mon père voulait continuer sa tournée. Sans se lasser ou éprouver une quelconque fatigue, il continuait ses vérifications pour chaque mouton choisi, négociait les prix, qui étaient ce jour-là plus chers que d'habitude.

De l'autre extrémité de la scène, juste à côté des montagnes d'orge et de paille étalées en vrac par terre, on voyait à peine la grosse tête et la barbe mal coiffée du charmeur de serpents. Laideur affligeante ! Je suivais le spectacle caché derrière mon père parce que j'avais tellement peur. Au milieu de la scène, il y avait un coffret en bois fermé et un sac brun en tissu attaché au bout par une ficelle. Le sac, plein de serpents, bougeait sans cesse. De temps en temps, le charmeur nous

rassurait que ses serpents n'étaient pas venimeux et étaient bien domptés :

« Ces bêtes ne sont pas dangereuses. Elles ont mordu dans un morceau de liège et se sont vidées de leur venin. » Nous disait-il. Tout à coup, j'ai vu le serpent noir qui glissait autour du cou du charmeur et cabrait de la tête dans un mouvement de colère. De ses regards fixes, l'homme paraît le dompter en maîtrisant ses mouvements. Certainement, il fallait des nerfs solides pour accepter le contact autour de son cou et sur ses doigts. « L'homme devrait être un vrai magicien » murmurais-je. C'est par la ruse finalement qu'il a pu vaincre le serpent. Fidèle à son instinct, mais trompé par l'homme rusé, le cobra dardait haut sa tête et sifflait comme s'il était prêt à attaquer. Le charmeur le calmait en lui faisant des caresses. La foule applaudissait et jetait les pièces davantage. Ce spectacle m'assommat. J'avais hâte de quitter cette scène qui, au lieu de me divertir, m'a mis dans un état critique. Étrange appréhension. Mon père me regardait... Un grand sourire joua sur ses lèvres. Il me prit par la main comme s'il avait l'air de me dire :

« Il faut quitter ce halka. Nous devons poursuivre nos recherches. Viens mon fils, il faut chercher le mouton. N'oublie pas ça. »

J'avais tellement soif. Heureusement, il y avait un porteur d'eau juste derrière la tente, qui était devant nous. De sa main droite, il teintait sa sonnette en disant :

« Voici l'eau, plus humble que la terre, mais plus indispensable à l'homme que le diamant. Voici l'eau par quoi votre appétit s'éveille. Buvez... Buvez... Pour la santé, pour la vie. »

Et voici l'homme enfin. L'âge a sculpté ses traits : une beauté sévère, mais pure, que l'abondance des bijoux n'alourdissait pas. Il était grand. D'une corpulence forte. Son sac noir, fabriqué en peau de chèvre, était plein d'eau fraîche. Sur sa poitrine, il y avait deux larges ceintures entrecroisées et décorées par des tasses en cuivre jaune. Une tunique de cotonnade rouge, retenue aux épaules par des fibules d'argent, laisse libres les mouvements du corps. Un collier d'ambre massif éclairait son visage. Sur sa tête, qu'on voyait à peine, il mettait un large chapeau rouge fabriqué en laine, qui nous rappelait l'artisanat berbère. Et pour couvrir le reste de son corps, il avait un pantalon large jusqu'aux genoux seulement et des babouches trouées. Sans nous demander, il nous a donné deux grandes tasses bien remplies en nous disant :

« Si vous donnez quelque chose, c'est pour Dieu. Et qui donne aux pauvres prête à Dieu. Aidez-vous dans la prospérité et dans l'adversité. Sans prétention, et sans révérence obséquieuse. » Je ne comprenais pas ses phrases, apparemment pleines de sagesse. J'ai bu ma tasse à la hâte et j'ai demandé une autre. Fraîche et sucrée, l'eau avait un goût tellement étrange. Je n'arrêtais pas de boire et de me rafraîchir la tête. Je buvais encore en pensant :

Ce sage, à visage toujours souriant, aura-t-il un sacrifice pour l'Aid comme ses semblables

?

Il était d'une modestie incomparable. Derrière les portions classiques des yeux, du nez busqué, circule une vie puissante et très pieuse. Athénien par les traits, primitif par la force corporelle et apparemment barbare par l'exubérance des ornements. L'homme donnait l'impression qu'il ne se laissait jamais abattre, malgré la nécessité, malgré la pauvreté. Il évoquait en quelque sorte l'ère d'avant Phidias, la Crète d'il y a mille ans. Cette image légendaire que je faisais de lui est restée gravée dans mon esprit et je n'arrivais pas à m'en débarrasser. Sans se lasser, il passait toute la journée à rafraîchir les âmes assoiffées, à calmer les esprits tellement stressés par cet avènement de l'Aid.

Affolé, je voyais tout le monde se précipiter dans une course impitoyable. Dans ce monde, à la fois dérisoire et risible, seul le porteur d'eau que je voyais sourire, comme s'il était en train de se moquer de tout le monde en répétant à haute voix :

« Même si c'était la fin du monde, on ne peut pas imaginer un tel spectacle. On dirait un vrai théâtre de marionnettes tirées par des ficelles invisibles. Agitées, les âmes se déchaînent et deviennent incontrôlables. Que Dieu aura pitié de nous. »

Le ciel s'assombrit brusquement. Il est devenu gris et brumeux. Coincé au milieu de la foule, on entendait des cris perçants venant du loin, derrière la grande colline. Personne ne semblait être concerné. Le vent se réveillait. Des nuages de poussière s'élevèrent dans le ciel. À part le long bras de mon père, qui me tirait forcément vers l'avant, je ne voyais pratiquement rien. Des cris partout. Des hennissements ininterrompus... Averse torrentielle. Les flots ont causé un glissement du terrain et je sentais mes pieds s'engouffrer dans la boue. En bas de la colline, le ruisseau se remplissait rapidement et on voyait tout flotter sur l'eau : moutons, tentes, babouches, lainages, paille, sacs, arbustes, ... ma grande joie aussi. Mon père, tout pâle, me serrait contre sa poitrine, caressait mes cheveux en me calmant :

« Ne t'inquiète pas mon fils, notre mouton n'est pas là aujourd'hui. Demain on ira le chercher dans un autre coin. Tu veux venir avec moi ? La nature c'est comme ça. Elle a le droit de se mettre en colère comme les êtres humains. Parfois elle se déchaîne pour tester notre patience, notre foi... Mais il ne faut jamais se désespérer. Ce n'était qu'un exercice de patience. Calme-toi. » J'ai secoué ma tête en signe d'acceptation. Car j'ai perdu mes mots pour que je puisse lui répondre. Du loin, on voyait des gens appeler au secours. On se précipitait pour les aider. C'était le corps du porteur d'eau. Jambe gauche mutilée, visage défiguré, il gisait dans son sang au milieu des débris.

La source vive des âmes assoiffées tarit subitement...

Par Mostafa Benfares, Ph.D.